

EN MAL DE MOI-MEME

*Je suis le Sindbad de l'amour,
Ses tempêtes m'ont projeté entre deux navires
J'ai fait le serment de me noyer,
À moins qu'un poisson à ma taille ne jaillisse
Une vipère a surgi de l'onde,
M'a entraîné dans les profondeurs des flots.
L'esprit en transe, délire et chuchote :
« Tiens, prends et ne rends rien ».
Le vent est une corde ghmaoui, les rochers un tambour
Et les vagues entrent en transe.*

*La plume, entre mes doigts était croissant de lune naissant
et la baleine convoitait le fuyard tapi au sommet de la montagne
elle avala la lune et plongea
laissant les pieux de la nuit plantés,
la nuit prisonnière ne pouvait lever le camp.
Mon aube à l'éclat tardif, se mit enfin en route
la vague m'a jeté aux miens
chez eux mon secret avait précédé l'histoire.*

*Une tente de lumière fut dressée pour eux,
et mes ennemis, petits grains de sable se détachaient
de leurs semelles
les miens ont répudié les tempêtes de ce monde,
leurs cœurs sont clairs et lucides,
ils ont abandonné un navire aux vagues en lambeaux,
aux mots qui voient
s'écouler leur pus dans le
moulin du temps
ils ont pris le chemin de l'exil
sans jamais trouver de terre d'errance
ni de grotte pour y révéler leur secret lumineux.*

*Et un oiseau se mit à venir à moi,
goûtant l'encre de mes mains,
déposant un œuf dans leur creux,
l'œuf, encrier où je trempe ma plume,
je dessine mes rêves.*

*J'ai prêté ma bouche aux autres,
qui l'ont utilisée à mes dépens
pour dire le mal*

Mon oiseau m'a abandonné,

j'ai perdu sa trace,

Je n'ai trouvé personne pour lui porter mon message

J'ai fugué, me réfugiant dans les bras de la mer,

m'enchaînant à ses vagues,

Elle m'a enlacé,

secoué

et m'a relâché en transe

Alors revint mon oiseau éclairant mes jours.

Le rêve a fait le tour de l'univers

et a cueilli une narcissée,

l'a embrassée,

s'est assoupi sur mes vagues

J'ai vibré avec elle,

j'ai accordé à ses états d'âme

mon flux et mon reflux, mon calme et ma tempête

J'ai déposé mon esprit dans son ombre

J'ai déposé les brides de mon esprit dans son regard

il me chasse, il me rappelle.

Nous étions...

Une plume à la recherche de son aile,

Un nuage qui a perdu son vent,

Deux gouttes d'eau jumelles

habillées par les vagues dans la mer des jours

Je suis la question, elle est ma réponse

Je suis la couverture, elle est le trésor enfoui dans mes plis,

Nous étions la vague et la mer,

Nous étions le bonheur secret.



*Et quand mon oiseau revint à la source pour boire,
mes yeux ont avoué et ma bouche est restée muette.
Leur cœur est sourd, mon cœur chauffé blanc,
La terre est en feu
pleurant, brûlant,
que vaut alors ma peine ?*

*Ma passion se coula dans son étui,
se recroquevilla et se couvrit.
Mon cœur était ténèbres et ma passion l'éclaira
Il était mourant, elle fut son remède,
Il devint un oiseau s'élevant,
et, atteignant les nuages, il chuta.
Il devint un trésor privé de joie.
O combien ai-je avoué sous le joug de la passion,
Mon loup hurlant entre les lettres,
Ma plume cherchant à écrire,
hésitant devant la page blanche.*

*Je rassemble les fragments de mon histoire
échappés au voile du secret
Et ce qui m'habitait ne me délivra pas
Je suis habité, ils m'ont nommé le mejdoub.
J'ai volé le feu au sommet de la montagne
L'entêtement des mots m'a anéanti.
Lors de la charge des cavaliers, j'étais dressé, droit,
Mais j'ai ployé sous le vent de l'amour,
J'étais une branche solide,
Se désaltérant à sa propre eau
Mais la passion, pour entretenir ses feux, m'a brûlé
Mon cœur vit alors des ailes lui pousser,
J'étais un sabre chauffé à blanc,
Et elle me fit la promesse de l'eau
J'étais un, uni,
mon ombre m'a quitté
et la passion m'a dédoublé.
J'étais un mur de vent
et la pioche qui m'a abattu... m'a reconstruit.*

*J'ai déchiffré les signes,
j'ai écrit un mot,
et je suis mort, tel l'épi,
le crayon m'a cueilli.
Une grotte incandescente
où j'ai éteint mon feu
Ma mort fit le chagrin et la joie de ceux qui m'aiment.
J'ai rejoint le droit chemin
et une étincelle est morte en moi.
J'ai poussé un cri dans le vide
Seule mon ombre m'a entendu
Et je suis mort, dans mon jardin
à l'ombre d'un arbre
Je me suis coulé dans ses racines
J'ai trouvé mon âme qui m'attendait,
elle m'a dit:
Tu es bien un vagabond
J'ai été ton piège
Celui que tu as toi-même posé.*

AHMED LEMSYEH, né en 1950, est diplômé en littérature arabe.
Poète en arabe classique ainsi qu'en arabe dialectal, il a publié plusieurs recueils de poèmes.
Le poème ci-dessous est extrait de son recueil *Touahhacht Rassi*, 1998 (non publié).